

durch das gesamte Mittelalter im Anschluß an Eccl. 3,7 die imperative Geltung des „tempus tacendi, tempus loquendi“ durch. Denn feiges Verschweigen einer Wahrheit macht mitschuldig und führt zur Sünde: „sw eig ich dann, des hab ich suendt“.

Im Blick auf dieses Ergebnis seiner Untersuchung bietet der Anhang, den Ruberg mit einer kommentierten Edition mehrerer spätmittelalterlicher Schweigen-Texte seinem Buch beigibt, eine gute Verifikationsmöglichkeit. Besonders dankbar ist man hier für die Klärung der im einzelnen oft schwierigen Überlieferungsgeschichte der verschiedenen Handschriften, die Ruberg auch mit ihren Bibliotheksarten nachweist. Neben Augustin zugeschriebenen Sprüchen über „Viele Nutzen des Schweigens, zehn Schäden des vielen Redens“ stehen ein einstweilen noch anonym, zumeist in Sammelhandschriften enthaltener Text „Von dem Swigen“, die wahrscheinlich Heinrich Vigilis von Weißenburg zuzuschreibende umfangreiche Schrift „Von dem heiligen swygen halten“ (die Zusammenschreibung „swygenhalten“ S. 255 ff. in der Überschrift und im Kolummentitel hätte entsprechend der Handschrift, vgl. Anm. 1, vermieden werden sollen!), schließlich noch ein Ps.-Albertus-Magnus-Text „Von warim swigenne“, ein aus dem Katharinenkloster Nürnberg stammender Traktat (15. Jh.) „Von der inbeslissung der zungen“ sowie ein aus demselben Kloster und derselben Zeit stammender Brief über das monastische Schweigen.

Der Band wird beschlossen mit einer beachtlichen Text- und Forschungsbibliographie sowie mehreren Registern und 8 Schwarz-Weiß-Abbildungen, einige davon zu den eben erwähnten Texten des Anhangs. Corrigendum: Der S. 27, Anm. 3, erwähnte Kommentar Adalbert de Vogüé's „La Règle de saint Benoît“ erschien Paris 1971–1972. Zur mittelhochdeutschen Überlieferung der Benediktinerregel (ebd., Anm. 1) wären neben einigen Arbeiten von John E. Crean, jr., nun auch noch die beiden Studien von Mary C. Sullivan, „A Middle High German Benedictine Rule. Ms. 4486a Germanisches Nationalmuseum Nürnberg. Commentary, Edition, Glossary“ (Regulae Benedicti Studia – Supplementa 4), Hildesheim 1976, und von Edda Petri, „Eine mittelhochdeutsche Benediktinerregel. Hs. 1256/587 (Anfang 15. Jh.) Stadtbibliothek Trier. Edition, Lateinisch-Mittelhochdeutsches Glossar, Mittelhochdeutsch-Lateinisches Glossar“ (Regulae Benedicti Studia – Supplementa 6), Hildesheim 1978 sowie vor allem Edda Petri – John E. Crean, jr., „Handschriftenverzeichnis mittelhochdeutscher Benediktinerregeln bis 1600“, RegBenSt 6/7 (1977/1978) 151–154, heranzuziehen. Sullivan druckt S. 224 einen bemerkenswerten Text über „Swigen ist ein geistlich zucht“ ab, der in der von ihr edierten Handschrift innerhalb der Allegorie vom geistlichen Kloster steht und direkt an den Text der Benediktinerregel anschließt und wie eine Kurzfassung des von Ruberg S. 245 gebotenen Textes anmutet.

Wenn Ruberg die Minnelyrik, aber auch die Heldendichtung, die Spielmannsdichtung, den Schwank und den Meistersang wie auch das geistliche Spiel mit seinem Silet-Ruf in seine Untersuchung nicht einbezieht, so geschieht dies durchaus zurecht. Denn die Erforschung des Topos Schweigen in diesen Gattungen setzt eine eigene Traditions- und Rezeptionsforschung vor allem im lateinischen und französischen Sprachbereich voraus, eine Aufgabe, die nun gestellt ist und der Ruberg mit seinem Buch in methodologischer Hinsicht, aber auch in der Exegese der Texte eine gute Basis geschaffen hat. Von diesem Buch profitiert auch der Theologe, der sich der Deutung des Mittelalters zuwendet, vor allem im Verstehen seines Schweigens.

Borken-Arnshach

Bernd Jaspert

Guigues 1er, Prieur de Chartreuse, Méditations (Recueil de Pensées).

Introduction, texte critique et traduction et notes par un Chartreux (Collection Sources chrétiennes n° 308), Paris, éd. du Cerf 1983, 400 p., 189 fr.

En 1924, dom André Wilmart, moine de Solesmes, dans un article publié par la *Revue d'Ascétique et de Mystique*, attirait l'attention des historiens de la spiritualité sur cinq ouvrages attribués tantôt à l'un, tantôt à l'autre des deux Chartreux du nom de Guigues qui vécurent au XIII<sup>e</sup> siècle: Guigues 1er moine de 1106 à 1136, Guigues II prieur

entre 1173 et 1180. Guigues 1er surtout retint son attention: il lui attribuait un recueil de méditations de grande valeur tant du point de vue de la théologie mystique que par sa beauté littéraire.

Neuf ans plus tard, en 1933, le même dom Wilmart, dans la R. A. M., évoquait encore l'autorité prestigieuse du même Guigues à propos d'une lettre de celui-ci sur „l'appel à la vie cartusienne“. C'est enfin dans la collection des *Etudes de philosophie médiévale* (vol. XXII) qu'il publiait sous le titre: *Recueil des Pensées du B. Guigues* la collation de trois manuscrits du XIIe siècle: Grenoble (G) Munich (M), Troyes (T). Cette édition, malgré la science bien connue de l'éditeur, laissait à désirer quant à l'interprétation du document lui-même et à la traduction de certains textes.

Il restait à souhaiter qu'un érudit doué du sens critique approprié à ce genre de confidences, mais aussi d'une expérience personnelle de la vie cartusienne, reprenne la traduction et pousse à fond l'étude de ce dialogue d'un maître spirituel avec lui-même. L'édition que nous offre la collection *Sources chrétiennes* répond excellentement aux exigences de la critique textuelle et de la théologie mystique. Le titre: *Méditations*, plutôt que *Recueil de Pensées*, est conforme à la tradition primitive. La réflexion qui inspire ces pensées est orientées essentiellement vers Dieu et demande à être comprise comme l'expression de confidences toutes personnelles.

La biographie de Guigues 1er restituée à Saint-Romain de Morlane le lieu d'origine du futur cinquième prieur de Chartreuse. Il y naquit en 1083. Le monastère fondé par saint Bruno en 1084 le reçut en 1106. Il fut élu prieur trois ans plus tard. A la demande de saint Hugues, évêque de Grenoble, il rédigea les *Contumes de Chartreuse*, complétant ainsi l'oeuvre de saint Bruno par un document qui atteste la confiance dont l'entouraient ses contemporains. Il mourut le 11 juillet 1136, âgé de 53 ans: „Il avait été le guide et l'âme de la Chartreuse pendant près de trente années qui furent décisives pour l'ordre cartusien“.

On se rappelle que le XIIe siècle a connu un renouveau de la vie monastique dont Pierre le Vénéral à Cluny, saint Bernard à Clairvaux et Guigues ont été les protagonistes. Des relations de grande amitié unissaient ces trois religieux éminents que l'Histoire situe au cœur de la réforme monastique de leur temps. Les témoignages qui existent de leur mutuelle vénération rehaussent l'intérêt que présente leur participation personnelle au développement d'un idéal monastique qui leur était commun. L'introduction du présent ouvrage incite à admirer la variété des dons mis en oeuvre dans cette réforme si importante pour l'avenir de l'Eglise que tous trois ne perdaient pas de vue.

Présentées par un fils spirituel de Guigues, ces pages frappent par l'originalité de leur composition. Les „méditations“ qu'elles conservent sont le fruit d'une réflexion personnelle dénuée du souci de promouvoir l'intérêt d'un lecteur. L'auteur s'interroge lui-même en dehors de tout plan préconçu. Ses questions jaillissent au gré de l'inspiration du moment. Elles sont marquées au coin d'un profond bon sens qui est le fruit d'une sagesse que traduit une parfaite maîtrise de la langue. Au vrai, sa plume nous livre le secret d'une âme galvanisée par l'amour de Dieu. C'est une chance providentielle qui nous a conservé ce précieux document, bien à sa place dans la collection *Sources chrétiennes*: „Ce qui frappe d'abord le lecteur de ses pages, écrivait Etienne Gilson dans *La Vie Spirituelle* en 1954, c'est leur extraordinaire beauté. Dans un style simple et pur avec une maîtrise parfaite de l'art de ciseler et de tourner une pensée, Guigues nous a laissé l'émouvante image de sa vie intérieure“. Pareil jugement se passe de commentaire et ne peut que gagner la pleine adhésion de l'homme spirituel qui en fait sa lecture assidue. Le genre littéraire des *Pensées* n'est pas une rareté et l'héritage laissé par Guigues nous invite à évoquer les écrits du stoïcien Marc-Aurèle, les Apophtegmes des Pères du Désert aussi bien que Pascal pour ne citer que quelques exemples. Le rapprochement avec ces chefs d'oeuvres de l'esprit humain s'impose tout en respectant le caractère propre de l'esprit cartusien éminemment religieux et mystique.

C'est dans le cheminement d'une âme donnée sans retour au Christ et à son Père que nous introduisent les méditations de Guigues. Sa personnalité se manifeste sous deux aspects principaux: „un ascète spirituel très austère à lui-même et un chrétien maître de bonté“ (p. 55). L'éditeur s'est plu à comparer avec une égale vénération les deux anciens

qu'il considère comme les „fondations“ de la Chartreuse, qui en assurent la solidité: Bruno et Guigues, deux tempéraments dont les témoignages écrits reflètent des différences de nature et d'âge, mais qui chacun à sa manière, devaient donner à la spiritualité de leur ordre sa profondeur et sa robustesse.

Il n'est pas besoin de dire que le texte de cette édition a été établi avec le plus grand soin. L'éditeur ne nous laisse rien ignorer de l'enquête extrêmement minutieuse qu'il a menée pour utiliser au mieux les cinq manuscrits dont il disposait. Le résultat lui a permis de préciser quelles sont les imperfections dont souffre le texte établi par dom Wilmart et de répondre à des problèmes que soulève la filiation des manuscrits du XII<sup>e</sup> siècle.

Quant au classement de ces Pensées, tenté à plusieurs reprises, notre éditeur en dénonce le caractère factice par rapport à l'intention de Guigues lui-même: „Ce grand moine contemplatif est un grand Chartreux. Sa contemplation est toute accordée à l'atmosphère de la vie solitaire, en harmonie avec la vie quotidienne au Désert de Chartreuse poursuivie dans la solitude: elle en reçoit un cachet de valeur d'authenticité et de profondeur“ (p. 70). Les enseignements qu'il nous donne avec cette admirable discrétion s'offrent aujourd'hui aux partisans du „renouveau de la prière“ comme lecture spirituelle dans un contexte surnaturel d'exceptionnelle valeur.

Toulouse

M. Olphe-Galliard S.J.

Guigues Ier, Coutumes de Chartreuse. (Sources chrétiennes n° 313) Paris, Cerf 1984, 354 pages, 151 fr.

Serait-ce une gageure que des présenter aux lecteurs de notre XX<sup>e</sup> siècle touchant à a fin un modèle de vie chrétienne caractérisé par le culte du silence et de la solitude? La collection *Sources chrétiennes* n'avait déjà pas hésité en 1983 à faire connaître un admirable témoignage de vie mystique en publiant les *Méditations* de ce même Guigues qui, aux XII<sup>e</sup> siècle, avait rédigé pour son édification personnelle les leçons puisées dans son expérience contemplative dont l'éloignement de huit siècles n'a pas affaibli le fécond intérêt.

Prenant en charge, en 1109, l'institution fondée par saint Bruno, Guigues, trois ans après son admission dans les cellules de Chartreuse, avait été élu Prieur et devait le rester jusqu'à sa mort en 1136.

C'est à la demande des responsables de nouvelles fondations qu'il rédige le recueil des *Coutumes de Chartreuse*, c'est-à-dire les règles de vie adoptées par la communauté des Solitaires voués au silence du Désert.

Guigues, compte tenu de sa personnalité douée d'une belle intelligence et d'une large culture, soulève de nombreux problèmes qu'aborde et approfondit avec une extrême ouverture le Chartreux anonyme auteur d'une longue Introduction pleine de suggestions dont l'étude éclaire certains aspects de notre foi et de notre prière.

Le mot „Coutumes“ que porte le titre de cet ouvrage témoigne de l'imprécision du vocabulaire religieux en usage au moyen-âge. On y reconnaît un curieux mélange de principes intangibles constituant l'assise fondamentale d'un idéal de vie nettement spécifique et des directives d'ordre pratique qui pourraient évoluer avec le temps.

Notre vocabulaire moderne distingue nettement les „règles“ et les „coutumes“ grâce aux précisions acquises au cours des siècles. Un tel mélange peut s'expliquer par le fait que les destinataires de cette législation monacale bénéficiaient déjà d'une expérience assez prolongée de leur vie en demicommunauté. Le dynamisme secret de ces textes comblaient d'admiration des moines aussi qualifiés que Pierre le Vénérable et saint Bernard. Ils y voyaient des „étincelles“ de lumière qui leur révélaient la haute intelligence de leur ami et le sens profond de sa vocation.

Le propre de Guigues est de faire percevoir et respirer en quelque sorte l'essentiel de ces obligations anachorétiques en respectant leur cachet de simplicité au cœur de leur idéal et des „immédiates contingences quotidiennes“. L'énumération des „traits spirituels fondamentaux de la vie cartusienne“ n'occupe pas moins de dix-sept pages où sont